

**OLIVIER
RAZAC**

**LA GRANDE
SANTÉ**

CLIMATS

**OLIVIER
RAZAC**

LA GRANDE SANTÉ

La médecine protège un corps machine contre des accidents, des dangers et des risques. Envisagé ainsi, ce corps se voit plongé dans le temps oppressant de l'attente, de l'usure et de la prévision. Sa vie est minée par une mort omniprésente qui la grignote et une mort impensable qui la clôt.

La grande santé, elle, s'exprime dans un rapport particulier à la dépense où le sacrifice joyeux vient remplacer la comptabilité inquiète ; une pensée du temps qui ne suit pas la pente de l'inévitable dégradation mais s'éternise dans l'instant présent ; une pensée de la mort qui n'est plus l'usure fatale du corps contre laquelle on lutte sans jamais gagner, mais la décision affirmative de la haute puissance. Dès l'antiquité, la philosophie stoïcienne montre que la santé ne dépend pas de nous et que seule une extrême tension de l'âme peut permettre de se maintenir au-dessus de l'accident qu'est la maladie. La puissance éthique de cette philosophie, comme celles de Nietzsche et Deleuze bien plus tard, consiste à faire vaciller l'évidence d'une santé triste qui nous fait entièrement dépendre des caprices du destin. Ces philosophes pensent un corps qui ne se constitue qu'à travers des épreuves et des expériences périlleuses. Ce corps vit un temps immédiat et infini. La mort n'est rien pour lui, sauf une autodestruction qui est l'essence de la vie.

Il s'agit d'interroger ces pensées, contre l'obsession mortifère très contemporaine de la conservation de soi et, pourquoi pas, de redécouvrir une vitalité joyeuse.

LA GRANDE SANTÉ

DU MÊME AUTEUR

Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp, La Fabrique, 2000.

L'Écran et le Zoo. Spectacle et domestication. Des expositions coloniales à Loft Story, Denoël, 2002.

Olivier Razac

LA GRANDE SANTÉ

CLIMATS

Copyright © 2006, Climats, un département des éditions Flammarion

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-08-125617-0

« Qui, au sein de certaines angoisses, au fond de quelques rêves n'a connu la mort comme une sensation brisante et merveilleuse avec quoi rien ne se peut confondre dans l'ordre de l'esprit ? Il faut avoir connu cette aspirante montée de l'angoisse dont les ondes arrivent sur vous et vous gonflent comme mues par un insupportable soufflet. [...] Ce souffle qui se suspend est le dernier, vraiment le dernier. Il est temps de faire ses comptes. La minute tant crainte, tant redoutée, tant rêvée est là. Et c'est vrai que l'on va mourir. On épie et on mesure son souffle. Et le temps immense déferle tout entier à sa limite dans une résolution où il ne peut manquer de se dissoudre sans traces. Crève, os de chien ».
Antonin Artaud, L'Ombilic des limbes suivi de Le Pèse-Nerfs et autres textes.

Introduction

La santé est d'abord une question médicale, là-dessus tout le monde s'accorde. La médecine est l'art de prévenir et de soigner les maladies. Plus largement, elle est la science qui a pour objet la préservation, le rétablissement et l'amélioration de la santé. Bien sûr, cela ne l'empêche pas d'être observée, commentée, critiquée. On peut en apprécier le niveau de scientificité, l'évolution historique, les enjeux sociaux. Dans tous les cas, il s'agit de discours extérieurs à la médecine qui discutent ses caractéristiques éthiques, épistémologiques, économiques, politiques. Mais ces discours n'ont pas de légitimité propre. Ce qui caractérise la période actuelle, « *c'est que la médecine [...] commence à ne plus avoir de domaine qui lui soit extérieur. [...] On ne parvient pas à sortir de la médicalisation, et tous les efforts déployés dans ce sens s'en remettent à un savoir médical*¹ ». Dans la mesure où la valeur principale pour les populations des pays « développés » n'est plus la liberté ou la force mais la santé, et dans la mesure où la médecine est la seule pratique à pouvoir l'assurer, aucune critique radicale de la médecine n'est possible. Il n'y a pas une pensée,

1. Michel Foucault, « Crise de la médecine ou crise de l'antimédecine ? » dans *Dits et écrits*, tome III, Éditions Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1994, pp. 51 et 52.

un savoir ou une coutume capable d'entrer en concurrence avec la médecine sur le terrain de la santé telle qu'elle est actuellement comprise. Remettre le progrès médical en question n'a aucun sens puisqu'il assure la protection de la valeur centrale : la survie dans le bien-être. Ainsi, tout ce que la philosophie semble avoir à dire sur la médecine et la santé se résume à un rôle d'« expertise éthique ». Le philosophe est consulté pour donner son avis sur la portée morale des progrès de la génétique, sur les implications politiques de la santé publique ou pour s'indigner des inégalités d'accès à la santé. On lui demande de s'exprimer philosophiquement sur la santé médicale, jamais sur ce que la philosophie pourrait dire en son nom sur la santé et les moyens d'y parvenir. Elle l'a pourtant fait plus d'une fois. L'Organisation mondiale de la santé définit la santé comme « *un état complet de bien-être physique, mental et social ne se caractérisant pas uniquement par l'absence de maladie ou d'infirmité* ». Il faut préciser. Ce bien-être possède trois composantes essentielles : une diététique pour être équilibré, de l'énergie pour être efficace, une responsabilité pour être intégré. Au-delà de l'absence de maladie, le mode de vie de l'homme sain se doit d'être réglé, optimisé et solidaire. Or, on peut reconnaître trois moments historiques où ces thèmes médicaux se sont constitués dans une relation tendue avec certaines philosophies.

Selon Hippocrate, le régime est l'invention propre de la médecine. Un individu est malade parce qu'il vit d'une manière « trop forte » pour lui. Il doit modifier son genre de vie pour se protéger des puissances extérieures. La santé est une bonne proportion et une stabilité des humeurs qui remplissent le corps. Entre la performance et l'indolence, la santé est une vie équilibrée qui suit un cours tranquille et doux. Le médecin pilote le corps afin d'éviter les écueils du dérèglement, de l'excès et de la maladie sur la trajectoire de la vie. Le philosophe stoïcien, Épictète, considère son école de

philosophie comme un « dispensaire ». On doit y venir pour se soigner. Cela ne signifie pourtant pas que la philosophie se fasse alors médicale. La confrontation des deux pratiques montre plutôt à quel point elles sont irréductibles. Le souci stoïcien ne porte pas sur la même chose. Ce n'est pas le corps qui est soigné mais l'âme. La santé de l'âme repose sur le jugement qui permet de distinguer ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas. La santé du corps ne dépend pas que de nous, elle n'est donc pas un bien. La finalité du régime médical est le bien-être, celle de l'ascèse est une extrême tension de l'âme permettant de se maintenir au-dessus de ce qui ne dépend pas de nous. La différence essentielle entre médecine et éthique réside dans un rapport particulier au temps et à la mort. La médecine cherche à repousser les agents morbides loin de l'individu et donc à prolonger la vie. Le souci du soi est acceptation d'un temps infiniment rapide et d'une mort imminente. La médecine est évitement de l'accident futur, la philosophie est volonté de l'événement présent.

Au XIX^e siècle, à la suite des progrès de la thermodynamique, l'énergie devient un « principe total » en médecine¹. La santé est alors inséparable d'une efficacité énergétique évaluée par des mesures quantitatives de la force dont le modèle est le simple dynamomètre. Elle suppose une surveillance des entrées et sorties, une chasse aux gâchis, une rationalisation de son utilisation. Mais on ne peut que retarder l'inévitable dégradation de l'énergie. Le régime qui consiste à nourrir le corps comme une machine à vapeur est une lutte

1. À chaque période correspond un modèle technologique du corps et de sa maintenance. « À chaque type de société, évidemment, on peut faire correspondre un type de machine : les machines simples ou dynamiques pour les sociétés de souveraineté, les machines énergétiques pour les disciplines, les cybernétiques et les ordinateurs pour les sociétés de contrôle », dans Gilles Deleuze, « Contrôle et devenir », *Pourparlers*, Éditions de Minuit, 1990, p. 237.

perdue d'avance contre son inévitable dégradation. Le médecin se fait alors machiniste avec pour objectif d'augmenter le rendement du « moteur humain ». Cependant, l'énergie physique et médicale en reste à une conception quantitative. Nietzsche introduit dans la force le problème de la valeur avec le concept de Volonté de puissance. La différence des forces dans le corps est une différence de nature et pas seulement de degré. Un corps qui affirme sa puissance sans compter est actif et créateur. Lorsqu'il économise ses forces pour être efficace, il devient réactif et conservateur. Les forces réactives ne sont pas moins fortes que les forces actives, au contraire puisqu'elles s'associent, mais elles s'exercent au service des mécanismes organiques et de leurs finalités ; la conservation, l'adaptation et l'utilité. La force active, elle, subjugué les forces réactives, non pas pour se conserver, mais pour créer des formes qui affirment sa différence continûment et plastiquement, toujours en amont d'elle-même. Elle atteint une vitalité particulière, à la fois puissante et fragile : la « grande santé ».

Enfin, à partir des années 1950, la santé est l'objet de grands réseaux institutionnels investissant les modes de vie de chacun. La santé des individus devient solidaire de la santé de tous dans un système global qui les intègre. Il faut toujours être équilibré et efficace mais cela ne suffit plus. L'implication des individus dans la société n'est plus seulement morale ou politique. Elle devient réellement fonctionnelle et vécue comme telle. La santé gagne une nouvelle dimension, l'intégration sociale des organismes automatisés. Les stratégies de santé publique produisent du contrôle et de l'autocontrôle grâce à une culture de la responsabilité. Il faut être responsable pour soi-même en évitant les comportements « à risque ». Il faut être responsable pour les autres en ne les exposant pas à ces risques. Il faut être responsable des autres en les empêchant de courir ou de faire courir des risques. Le bien-être de chacun suppose une suspicion sociale généra-

lisée. Le médecin devient alors un cybernéticien qui participe à la maintenance, l'intégration et la normalisation des corps informatisés. La santé devient l'articulation synergique des comportements, des sujets et des modes de vie. Cette grande cybernétique sociale, Gilles Deleuze l'appelle la société de contrôle. Or, ce n'est pas le respect de l'organisme ou les droits du sujet qui sont capables de nous libérer du contrôle. « *L'ennemi, c'est l'organisme, c'est-à-dire l'organisation qui impose aux organes un régime de totalisation, de collaboration, de synergie, d'intégration, d'inhibition et de disjonction*¹. » Deleuze trouve les signes d'une vitalité intense et libre du côté de l'anorganique, de l'asubjectif, vers ce qu'il appelle le corps sans organes. Ce corps anarchique dérange perpétuellement les stratifications qui l'enserrent et le figent. Il appelle une expérimentation perpétuelle et prudente défaisant l'organisation sans sombrer dans le chaos. Il s'ouvre alors à des rencontres contre nature qui l'entraînent sur des lignes de fuite loin de toute responsabilité.

Il ne s'agit pas de faire l'histoire des rapports entre philosophie et médecine. Il ne s'agit pas non plus de faire une généalogie de la santé. Simplement, si l'on accepte que la santé actuelle est une triple norme d'équilibre, d'efficacité et d'intégration, il faut chercher les discours et les pratiques qui ont construit ces représentations et ces manières de vivre. Il est nécessaire de revenir au corpus hippocratique pour comprendre l'apparition du souci diététique dans la médecine occidentale parce que le bon régime de vie des médecins grecs garde une grande actualité. Au même moment, la philosophie stoïcienne investit la question de la santé et en propose la compréhension la plus différente. La question de l'efficacité énergétique du corps telle que nous la comprenons

1. Gilles Deleuze, « Schizophrénie et société », dans *Deux régimes de fous*, Éditions de Minuit, Paradoxe, 2003, p. 20.

aujourd'hui apparaît au XIX^e siècle. Il faut donc mobiliser un discours médical peu exploré de la force et de la puissance, de la calorie et du travail. Seul Nietzsche oppose à cette hygiène de l'énergie une conception du corps et de la force capable de nous faire penser et vivre la puissance autrement. De même, il est nécessaire pour comprendre l'exigence d'intégration actuelle d'analyser la dimension sociale, cybernétique et informatisée, de la médecine publique. Pour Michel Foucault et Gilles Deleuze, ces nouvelles formes du pouvoir s'appellent la biopolitique ou la société de contrôle. Tous deux ont cherché des manières de vivre et de penser qui dégagent le corps de son asservissement organique et social. L'opposition des discours peut paraître brutale ou arbitraire, elle n'a aucune vocation critique ou polémique. Elle sert à dégager une pensée philosophique de la santé habituellement floue pour lui donner l'éclairage le plus singulier possible. À chaque période on trouvera les mêmes points d'opposition. La médecine protège un corps-machine contre des accidents, des dangers, des risques. Ce corps est plongé dans le temps oppressant de l'attente, de l'usure et de la prévision. Sa vie est minée par une mort omniprésente qui la grignote et une mort impensable qui la clôt. Les stoïciens, Nietzsche ou Deleuze ont ceci de commun qu'ils pensent un corps qui ne se constitue qu'à travers des épreuves et des expériences périlleuses. Ce corps vit un temps immédiat, innocent et infini. La mort n'est rien pour lui, sauf une autodestruction qui est l'essence de sa vie. Ce qui compte ici, ce n'est pas la compatibilité théorique de ces philosophies, mais leur puissance éthique, leur capacité à faire vaciller l'évidence d'une santé triste qui nous fait entièrement dépendre des caprices du destin, de l'usure de l'univers ou des probabilités de la masse.

PREMIÈRE PARTIE

DIÉTÉTIQUE DE L'ÉQUILIBRE
OU ÉTHIQUE DE LA TENSION

La médecine antique se divise classiquement en une médecine « manuelle » qui remet les articulations et recoud les plaies et une médecine diététique qui prescrit le bon régime de vie pour chaque personne. Alors que la guérison des fractures et des blessures semble bien dépendre d'une pratique clairement définie, la question de la manière dont chacun mange, boit, travaille, se distrait ou fait l'amour, bref vit sa vie, est partagée par plusieurs disciplines. Ces problèmes sont différemment abordés par la médecine, la religion, la politique, la philosophie, et leurs influences respectives entrent en concurrence pour définir la bonne manière de vivre. Cependant, pour Michel Foucault, il existe une proximité essentielle entre médecine et philosophie sur le terrain de l'éthique. Lorsqu'il élabore la notion éthique de « souci de soi », Foucault agglomère souvent la diététique médicale et la philosophie morale dans la notion de techniques de soi. « *On a étudié ce qui dans la culture hellénique et romaine avait été développé comme "technique de vie", "technique d'existence" chez les philosophes, les moralistes, et les médecins dans la période qui s'étend du premier siècle avant J.-C. au deuxième siècle après¹.* » C'est qu'il veut

1. Michel Foucault, « Subjectivité et vérité », dans *Dits et Écrits*, 1994, tome IV, p. 215.

alors distinguer les techniques de soi païennes du rapport à soi spécifique qu'instaure le christianisme. Il veut déterminer en quoi l'éthique religieuse développe des thèmes antiques mais surtout comment elle s'en sépare, afin d'exhumer la possibilité d'un souci de soi qui ne soit plus orienté par des interdits ni des normes extérieurs mais par la constitution d'une maîtrise et d'une esthétique propres.

Il s'agit au contraire ici de marquer certaines différences entre médecine et philosophie, et même plus, de produire une opposition radicale entre la médecine hippocratique et l'ascèse stoïcienne. Une opposition qui s'appuie essentiellement sur la question de savoir si toute éthique est nécessairement un gouvernement de soi. « *Gouverner est [...] un art de conjecture, comme la médecine, comme aussi le pilotage : diriger un navire, soigner un malade, gouverner les hommes, se gouverner soi-même relèvent de la même typologie de l'activité à la fois rationnelle et incertaine*¹. » Or, le stoïcisme se distingue justement par la conception d'une âme unique aux processus immanents qui interdit fondamentalement les idées de direction, de conduite, de gouvernement de soi. Du moins, la confrontation avec la médecine doit-elle nous permettre d'isoler des thèmes stoïciens incompatibles avec une technique de soi. De même, la « santé de l'âme » omniprésente dans les textes stoïciens s'avère-t-elle non seulement différente mais radicalement opposée à la santé médicale antique conçue comme un équilibre diététique de la vie qui constitue, aujourd'hui encore, un élément essentiel des représentations de la santé.

1. Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Gallimard/Seuil, Hautes Études, 2001, p. 386.

I

La médecine hippocratique : diététique et équilibre

I. Médecins, régimes et patients

Le médecin n'a pas de statut officiel dans le monde grec antique. Il est préférable d'évoquer des pratiques de soins diverses plutôt qu'une médecine unie. Les individus souffrants ont plusieurs possibilités de consultation qu'ils utilisent parfois l'une après ou avec l'autre. Il y a la traditionnelle « médecine » des temples consacrée au dieu Asclépios. Il y a le professeur de gymnastique, capable de rétablir une fracture ou d'imposer un mode de vie sain et tonique. Puis, on trouve la cohorte des herboristes et des mages. Les médecins proprement dits se distinguent en prétendant exercer un art, une technique de la guérison. Cet ensemble n'est pas beaucoup plus précis que les autres. Les praticiens de la médecine ne font pas référence à un savoir unique, ils ne sont pas formés de la même façon et ils n'utilisent pas les mêmes méthodes. En dehors des médecins errants isolés ne misant pour se vendre que sur la chance ou une réputation personnelle, d'autres se regroupent autour d'écoles qui se présentent à la fois comme des lignées professionnelles et des petites corporations. Ces associations permettent la transmission et le développement du savoir mais aussi la constitution d'une renommée grâce à laquelle on obtient la confiance des patients.

Deux écoles médicales dominent la période classique, celle de l'île de Cnide et celle de l'île de Cos dont Hippocrate est le très illustre représentant. En fait, le personnage d'Hippocrate, le « père de la médecine », est mystérieux sans être légendaire. On sait qu'il a sûrement été le chef de l'école de Cos, dont les aïeux prétendent descendre d'Asclépios dieu de la médecine. On sait aussi qu'on lui attribue l'ensemble des textes médicaux du V^e et du IV^e siècle encore appelé le corpus hippocratique. Ces textes sont d'un style varié, aussi bien des traités de chirurgie ou de diététique que des textes déontologiques, polémiques ou des aide-mémoire. Les textes du corpus définissent le « type » du médecin hippocratique. Les traités déontologiques déterminent le rapport spécifique entre le médecin et le patient. Non pas du tout une attitude « humaniste », comme on a tendance à le dire, mais un rapport rassurant et commercial dans lequel le médecin affirme n'agir que pour le bien du malade. Les traités polémiques défendent l'existence et la spécificité de la médecine contre les attaques « philosophiques ». Ils démontrent que la médecine est un art réel, confirmé par ses résultats et fondé sur un savoir cosmologique, physique et physiologique indépendant. C'est que le médecin hippocratique doit se distinguer de tous les autres prétendants à l'art de soigner ou de guérir. Le corpus définit une médecine dans ses aspects moraux et théoriques, ce qui permet aux médecins de s'imposer grâce à une réputation qui les précède, aussi bien dans la pratique privée que publique. Enfin, les traités pratiques exposent les méthodes de soin. Il y a une médecine réparatrice, par exemple pour les fractures ou les blessures de guerre. Il y a surtout un développement tout à fait essentiel de la diététique, l'élaboration poussée d'une médecine préventive et curative qui s'étend, à travers le régime, au mode de vie des individus et de la Cité.

TABLE

II. Nietzsche et la Volonté de puissance	137
I. <i>Le corps et l'organisme</i>	137
II. <i>Expérimentation et force plastique</i>	151
III. <i>La tension et la décharge</i>	163
III. La mort par dégradation lente ou la vie excessive .	175
TROISIÈME PARTIE. LA RESPONSABILITÉ	
DE LA SANTÉ SOCIALE OU LA FUITE DU CORPS	
SANS ORGANES	195
I. Responsabilité de tous envers chacun	
et de chacun envers tous	201
I. <i>Le système de santé</i>	201
II. <i>La santé du système</i>	216
III. <i>Le médecin cybernéticien</i>	232
II. La ligne de fuite du corps sans organes	243
I. <i>La société de contrôle, le corps sans organes, la meute</i> ..	243
II. <i>Devenir imperceptible</i>	257
III. <i>La vitalité de la fuite</i>	268
III. Le suicide comme décès prématuré ou mort adéquate .	279
<i>Conclusion</i>	303

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : N.01EHBN000243.N001
Dépôt légal : avril 2006